Wright, Donald: **Du discours médical dans *A la recherche du temps perdu***. Science et souffrance. Préface d'Antoine Compagnon. Paris, Honoré Champion, 2007. 460 p. Fr. 115.-. ISBN 978-2-7453-1376-8.

Le livre de D. Wright se divise en trois parties. La première répond le plus fidèlement à l'attente créée par le titre: elle répertorie les maladies que l'on trouve mentionnées dans la *Recherche* et tente de les situer dans le contexte scientifique du XIX^e siècle. La deuxième partie aborde l'incidence du discours médical sur le comportement sexuel de l'époque et notamment sur la vision proustienne qui en découle, tandis que la troisième, plus ambitieuse, étend l'horizon de cette étude à d'autres domaines: moral, philosophique et religieux avec leurs rapports à l'esthétique.

L'auteur de cet essai commence par un examen du champ lexical du roman, insistant sur certains emplois de mots créés par Proust comme «androcéphale», «hypo-géen», «musculeusement» ou «nervurer». Il s'attarde un peu sur le faux sens accordé à d'autres mots par l'écrivain, comme «agraphie», terme médical pourtant attesté avec une signification précise. Ces exemples indiquent clairement la fascination du romancier pour la création d'une nouvelle langue, un «langage magnifique, si différent de celui que nous parlons d'habitude» (p. 43) selon les mots de Proust. C'est dans le langage scientifique que Proust va chercher quelques-uns de ses effets stylistiques. Et même plus, une vision nouvelle. La thématique proustienne reflète la «surabondance de sciences neuves au XIX^e siècle» et le roman épouse la démarche des savants qui, surtout en pathologie mentale, «ne cessent», selon Wright, «de répertorier et de catégoriser une multitude d'individus souffrant des maladies que les médecins venaient de découvrir» (p. 44).

Après un examen des travaux concernant le traitement de l'asthme dont souffrait Proust, Wright évoque les autres maladies atteignant l'être humain dans «l'imaginaire médical du XIX^e siècle», parmi lesquelles l'hystérie et la neurasthénie. Il développe, à cette occasion, la thèse qui sous-tendra tout le reste de son ouvrage: celle de la persécution systématique du malade par le regard scrutateur de la médecine. Il paraît s'inspirer mais sans s'en réclamer des travaux de Michel Foucault concernant l'observation clinique de la folie et la surveillance carcérale. Wright affirme en effet que Proust «vit à une époque où la médecine arrive à diriger, voire à dominer le monde en portant son regard accusateur sur autrui» (p. 130). Or ce regard accusateur fait partie intégrante de la vision proustienne. En d'autres termes, l'écrivain est à la fois complice et victime de cette suprématie du monde médical. L'accent est mis sur le lien entre la manie d'observation et le parti pris moral: «On regarde l'homme pour pouvoir le juger» (p. 133). Et l'introspection? En ce qui concerne les émotions: «On en parle en médecine pour mieux les dénoncer» (p. 142). Les personnages proustiens enferment les sentiments nobles dans une pathologie, comme lorsque Swann, cherchant à trouver une raison logique à sa souffrance amoureuse est obligé de conclure: «C'est charmant, je deviens névropathe» (p. 151).

Wright ne rejette pas l'hypothèse, proposée par d'autres avant lui, selon laquelle «le style de Proust, si fascinant et tant étudié, serait le résultat d'une intoxication médicamenteuse» (p. 164): «L'intoxication par des psychotropes n'aggrave pas seulement la santé en provoquant des troubles neurologiques, des défaillances de la mémoire ou des malaises, mais peut transformer la personnalité du sujet» (p. 165). Le héros du roman est doublement «médicalisé»: «Proust emprunte une

vision médicalisée du monde en ce que le narrateur est autant médecin que patient» (p. 173).

Dans la deuxième partie tournant autour de la sexologie de l'époque, Wright aborde les théories médicales concernant l'amour inverti, le sadisme et le masochisme en reprenant sa thèse du «regard accusateur»: «Gide fut le premier à remarquer le regard accusateur avec lequel Proust observe les invertis» (p. 226). Wright ne recule pas devant un jugement moral qui rejoint celui de Gide. Il estime que le «problème» dans la présentation proustienne de l'homosexualité est le fait que, comme le médecin de l'époque, l'auteur se réfugie «derrière le regard de l'autre qui épie, qui voit et qui interprète les signes caractériels du comportement» (p. 238).

Lorsque Wright aborde le «triptyque de l'esthétique» (science, art et religion), son discours devient forcément un peu moins précis. Il situe Proust dans une lignée mystique qui, curieusement, n'est pas incompatible avec le positivisme ambiant, et notamment celui de Théodule Ribot. Il fait remarquer que pour Proust tous ces domaines sont liés et que l'auteur de la *Recherche* est convaincu qu'un grand artiste est forcément atteint d'une maladie nerveuse (p. 378). Cette troisième partie, qui ambitionne de faire la synthèse entre les discours empruntés à la médecine, à la sexologie et à la religion – et qui se croisent dans le roman –, nous laisse sur notre faim car, si les deux premiers sont inscrits par Wright sous le signe de la persécution, le troisième est doté, curieusement, d'un effet fédérateur dont on a du mal à saisir le rôle.

Signalons, pour conclure, le grand absent de cette étude: le docteur Paul Sollier. Ce dernier, à peine mentionné, conduisit la psychothérapie suivie par Proust entre 1905 et 1906. Or ses théories sur la maladie psychique (et surtout l'hystérie), la cénesthésie (l'interaction entre le corps et l'esprit) et sur l'importance thérapeutique de la mémoire involontaire seront déterminantes dans la construction du roman proustien. Il n'en reste pas moins que le livre de Wright ouvre d'intéressantes pistes de réflexion, notamment en ce qui concerne le thème de la persécution liée au discours médical.

Edward Bizub, Genève